

Petite essayistique

André Belleau

Volume 25, numéro 6 (150), décembre 1983
Un quart de siècle de liberté

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30652ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Belleau, A. (1983). Petite essayistique. *Liberté*, 25(6), 7–10.

ANDRÉ BELLEAU

PETITE ESSAYISTIQUE

Commençons par une banalité: le romancier et le poète ne sont pas plus des écrivains de première main que l'essayiste (ou le critique). On entend encore dire dans notre milieu: «Nous, les poètes et les romanciers, nous travaillons avec la vie tandis que vous, pauvres essayistes, vous travaillez avec ce que nous faisons.» Mais ce qu'on oublie, c'est que les romanciers travaillent aussi avec ce qui a été dit et écrit avant eux, si bien qu'ils ne jouissent pas d'une sorte d'antériorité métaphysique ou de droit vis-à-vis ce qu'on pourrait appeler la vie ou l'art ou la substance première de l'art. La plupart des critiques et des essayistes — du moins je l'imagine — sont conscients du caractère nécessairement second de leur entreprise. Mais dites à l'un ou l'autre de nos romanciers locaux: «Votre roman se présente comme le réarrangement d'une certaine écriture et de quelques thèmes dont les prototypes ont paru il y a dix, vingt ou trente ans», vous risquez fort de faire l'objet de sévices. Il faut leur pardonner. Ils ne le savent pas ou feignent de l'ignorer.

Un écrivain est toujours d'abord et avant tout un réécrivain. Nulle indignité dans cela. Les auteurs ne s'en sont jamais cachés jusqu'à une date récente. L'essentiel n'est pas là. Il est dans le fait d'assumer la fonction esthétique. Ce n'est pas rien.

Donc, pour en finir avec cette banalité, la distinction entre « créateur » d'une part et critique de l'autre se révèle maintenant tout à fait désuète et quétaine puisque le roman moderne ayant évolué pour comporter de plus en plus une dimension critique, la critique ayant évolué aussi pour devenir une aventure de l'écriture, il s'avère bien malaisé de séparer les deux pratiques. De sorte qu'aujourd'hui, un essayiste est un artiste de la narrativité des idées et un romancier, un essayiste de la pluralité artistique des langages. Le roman est mangé par l'essai (*Le Choix de Sophie* de Styron, *La Mort vive* de Ouellette), l'essai verse dans la fiction (*Vadeboncœur*, Borges).

Il y a dans l'essai une histoire, je dirais même une intrigue, au sens que l'on donne à ces mots quand on parle de l'histoire ou de l'intrigue d'un roman et d'une nouvelle. Ce qui déclenche l'activité de l'essayiste, ce sont tantôt des événements culturels, tantôt des idées émergeant dans le champ de la culture. Mais pour qu'ils puissent entrer dans l'espace transformant d'une écriture, il faut que ces idées et événements soient comme entraînés dans une espèce de mouvement qui comporte des lancées, des barrages, des issues, des divisions, des bifurcations, des attractions et répulsions. Voilà qu'ils se conduisent au fond tels les personnages de la fiction et qu'ils nourrissent entre eux des rapports amoureux, de haine, d'opposition, d'aide, etc. Il se produit une réelle dramatisation du monde culturel et je parierais qu'à la fin, il existe des idées gagnantes et des idées perdantes. Une idée suscite le goût d'écrire, une idée fait en sorte que le vouloir-écrire chez l'essayiste devient plus fort que le non-écrire, et cette idée va rencontrer toutes sortes d'obstacles comme le héros du roman. Idée et héros problématiques...

Quel événement? Quelle idée? Pensons ici à un événement culturel réel ou possible, à une idée courante ou nouvelle ou surgie tout à coup dans l'esprit de l'essayiste. Ils ne sont pas immatériels. Ils ont une couleur, une chaleur, des contours, presque

un poids physique. L'idée la plus abstraite, pour l'écrivain passionné d'abstraction, devient vivante de par cette passion même. Il peut même arriver que l'essayiste parte d'un titre qui l'attire, le sollicite à la manière de la nuance d'une couleur pour le peintre ou d'un accord chez le musicien. Tout l'essai consistera justement à permettre le plaisir d'un titre convoité (le lecteur ne s'en rend pas compte). On dira qu'ici l'essai se cherche des mots et des idées.

(Il m'est venu il y a quelque temps un titre qui me plaît beaucoup: «Sur un adage d'Erasmus». Je compte écrire bientôt un essai afin de pouvoir l'utiliser.)

Admettons donc qu'il s'agit d'idées érotisées opérant sur l'essayiste à la façon de phantasmes. Elles reviennent, elles le hantent. Il garde l'idée en lui comme dans une sorte de champ magnétique élémentaire où il sent des circuits s'ébaucher, des possibilités qu'a l'idée de s'orienter, de se connecter à d'autres idées. Pendant cette période de maturation, attentif aux déclics, aux trajets, aux ouvertures et fermetures, l'essayiste décidera si tout cela est assez vif, rapide, nombreux, inattendu, complexe pour donner lieu à la forme d'un essai ou plutôt au parcours d'un essai. On se rappellera l'étymologie latine du mot «essai», *exagium*, lui-même dérivé du verbe *exigere*, lequel a deux sens: *peser* (l'essai «pèse» les idées; *l'examen*, forme savante d'*exagium*, «pèse» les mérites des candidats) et *chasser hors d'un lieu* (d'où *l'essaim*, forme non pas savante mais populaire d'*exagium*). L'essai n'est pas une pesée, une évaluation des idées; c'est un essaim d'idées-mots.

Tout le monde le sait: les écrivains font du neuf avec les discours de leur société. C'est l'indispensable environnement de langage sans lequel nous ne pourrions même pas commencer à écrire le début d'une phrase. Mais l'apparition d'essayistes dans la littérature suppose une condition supplémentaire: que la teneur en culture du discours social ne se situe pas au-dessous d'un certain seuil. Car l'essayiste, lui, travaille plus spécifiquement avec le langage de la

culture. Et il m'apparaît évident qu'une société où les signes de la culture sont raréfiés produira peu d'essayistes. Il serait facile d'imaginer la culture comme un gaz rare dans une société saturée de discours sportifs, publicitaires, etc.

La formation d'un essayiste exige beaucoup plus de temps que celle d'un poète ou d'un romancier. Je le dis sans ironie. A dix-huit ans, on peut être Rimbaud, on ne peut pas être un essayiste. La raison en est simple. Je le répète: l'essayiste travaille dans le champ culturel avec les signes de la culture. Or la connaissance et la maîtrise des langages qui composent le monde culturel se révèlent une entreprise infiniment plus longue que la connaissance et la maîtrise des formes romanesques destinées à représenter les langages sociaux de l'existence. C'est pourquoi, souvent, l'essayiste ne commence à se sentir écrivain que tard dans la vie.

L'essayiste aime parfois prendre des questions en apparence compliquées et leur donner une autre sorte de confusion que la confusion reçue. Mais inversement, il peut lui arriver d'être possédé par le démon de la clarté, de la logique, du démontrable. Il ne faut pas hésiter à parler ici d'obsessions. Il existe des désirs du clair, du parfaitement articulé. Ce sont des déclencheurs et des moteurs de l'écriture. On doit les respecter au même titre que le goût de la couleur mauve chez Flaubert écrivant *Madame Bovary*. Nous avons ici des phénomènes du même ordre. Ce qui est de l'ordre du phantasme est ancré dans les réalités les plus matérielles et les plus profondes de nos vies. Selon certaines vues courtes et superficielles, la passion de clarté chez l'essayiste aurait un vecteur idéologique, elle révélerait un esprit cartésien, réactionnaire, teinté de «chauvinisme mâle». Et si l'essayiste qui semble se battre contre la confusion instaurait lui-même cette confusion pour éprouver le plaisir de la dissiper? En fait, l'essai est un outil de recherche. Quiconque l'a pratiqué sait qu'il lui permet de trouver.